

Avant-propos

Marc Strauss

Respect versus amour

Il va s'agir d'un commentaire de la phrase bien connue de Lacan, dans son séminaire du 21 janvier 1975, qui figure dans *Ornicar?* n°3 : " Un père n'a droit au respect, sinon à l'amour, que si ledit amour, ledit respect, est – vous n'allez pas en croire vos oreilles – père-versement orienté, c'est-à-dire fait d'une femme objet *a* qui cause son désir ". Et encore, nous nous limiterons à la toute première partie de cette phrase, dans laquelle le respect est opposé à l'amour.

Nous partirons de cette première proposition : l'amour, c'est l'amour du père. Cette proposition est autant freudienne que lacanienne. Et si nous sommes habitués à évoquer l'amour pour la mère, ce dernier n'est que second. De surcroît, si cet amour pour la mère est œdipien, c'est qu'il est père-versement orienté ou a-sexuel. A-sexuel veut dire qu'il n'est pas pur amour, que le sexuel s'en mêle, c'est-à-dire le père, puisque le sexuel vient de lui. Ce n'est qu'ensuite, dans un troisième temps, que l'amour d'un homme pour une femme, ou d'une femme pour un homme, prend le relais de l'amour pour la mère.

Que l'amour soit d'abord amour pour le père est avéré chez Freud lorsqu'il nous définit la première identification. C'est un amour, non sexuel au départ, qui fait la substance de cette première identification. La référence de Freud à cette première identification se trouve au début du chapitre VII de *Psychologie collective et analyse du moi*, à la page 126 des *Essais*. Freud y insiste sur le " faire comme " qui est le principe de cette identification, ce que Lacan reprend intégralement lorsqu'il commente ce qu'il appelle l'identification au signifiant, dans RSI. L'amour pour le père va se développer ensuite, avec la mise en fonction de la sexualité, comme ambivalence, " hainamoration " dit Lacan. Il devient, de par sa sexualisation, séduction sexuelle. En quoi il est amusant de voir ainsi Lacan retrouver avec ce terme, à la fin de son enseignement et à un niveau théorique, ce que Freud avait d'abord découvert au niveau de l'expérience : le trauma de la séduction sexuelle par le père. Les autres références freudiennes à l'amour du père pullulent, dans tous ses textes qui traitent du complexe d'Œdipe, dans *Totem et tabou*, dans *Moïse et le monothéisme*. Ce dernier texte, je le considère, ainsi que j'ai déjà eu l'occasion de le dire, comme le testament psychanalytique de Freud, dans

lequel il enjoint l'humanité à prendre acte du meurtre du père pour pouvoir définitivement l'enterrer, faute de quoi le retour du refoulé est assuré, avec ses conséquences symptomatiques fâcheuses. Lacan reprend de la même manière le lien entre l'amour pour le père et le rapport aux femmes, dans *Le sinthome*, quand il nous dit que c'est dans la mesure où les fils sont privés de femme qu'ils aiment le père.

Ainsi, Freud et Lacan s'accordent pour considérer que la tâche historique de la psychanalyse est de débarrasser le sujet de l'amour du père. Ni l'un ni l'autre n'ont une conception très positive de l'amour pour le père. La première raison en est très simple : l'amour pour le père rend débile. Il rend débile intellectuellement, car il conduit le sujet à épouser ses valeurs sans pouvoir s'en détacher ; il rend débile physiquement, car il inhibe, rend impuissant, puisqu'il condamne le sujet à imiter le père et que l'imiter c'est vouloir prendre sa place, d'où culpabilité et tout le tintouin ; il rend débile " inconsciemment " même, car il fait le sujet serf d'un fantasme où s'inscrit la père-version qu'il ne peut que répéter sans pouvoir s'en déprendre d'aucune manière. La seconde raison est que l'amour pour le père fait " point de suspension " pour la répétition inexorable du symptôme.

Freud développe cette nécessité de se détacher de l'amour du père dans *La psychologie du lycéen*, dans *Le roman familial du névrosé*, dans *Analyse avec fin et sans fin* aussi, avec le roc de la castration. Nous avons également tous en mémoire le reproche qu'il adressait à Ferenczi de n'avoir pas su surmonter son transfert paternel sur lui.

Allons au fait : la névrose, c'est le choix du père, c'est le parti pris de sauver le père. La névrose est une fixation au modèle paternel, au type particulier que le père d'un sujet est venu à incarner. Les exemples foisonnent. Le plus parlant est celui de l'Homme aux rats, dont Lacan interprète la névrose comme le " protêt impossible " à l'héritage des comptes non soldés de ce type particulier qu'était son père.

De même, Lacan, dans *Une bévue...*, le 14 janvier 1976, avance : " La différence entre l'hystérie et moi, qui, en somme, à force d'avoir un inconscient, l'identifie avec mon conscient, est que l'hystérie est soutenue par une armature, distincte de son conscient, qui est son amour pour le père ".

Prenons l'exemple d'un jeune garçon présenté au Collège clinique à Evry. Il avait été amené à la consultation parce qu'il n'apprenait pas à compter. L'enfant, ne voulant pas nous dire les raisons de sa tristesse, a accepté que nous nous entretenions avec son père. Celui-ci s'est présenté au premier abord comme un homme plein de bonne volonté, sur un versant d'éducateur soucieux. Avec beaucoup d'émotion il nous a rapidement raconté que, lorsqu'il avait été en demeure de réussir à l'université – toute sa famille comptant sur lui – il était tombé malade, d'une curieuse maladie qui lui avait " écrasé la tête " et paralysé le cou. Cette défaillance avait eu des conséquences en cascade, tout à fait catastrophiques sur l'ensemble de sa famille qui s'en était trouvée dispersée et ruinée. Il croyait que son fils ne pouvait pas être

intéressé par cette histoire, ce qui n'a pas empêché ce fils de vouloir sauver son père en ne comptant pas. Après que le père nous ait livré ces confidences en présence de l'enfant, ce dernier nous a confié que ce qui le rendait malade et triste, et dont il n'avait pas voulu nous parler, était la tristesse de son père.

Lacan ne développe pas autant que Freud la nécessité de se détacher de l'amour du père, il se contente d'en indiquer les conséquences néfastes et conseille, dans le *Sinthome*, à propos du Nom du Père, d'apprendre à s'en passer, à condition de s'en servir.

Plus drôle et plus intéressante est la conception qu'a Lacan de l'amour. Autant Lacan valorise le désir, avec force, et la jouissance à la fin de son enseignement, autant il est dédaigneux, sarcastique, cruel à l'occasion quand il est question de l'amour. Rappelons-nous sa confidence dans *Encore*, page 90, lorsqu'il nous parle de ces couples d'êtres, couplés non dans l'être mais dans la lettre, que sont Marx et Lénine, Freud et Lacan : " Ces êtres d'où se fait la lettre, je vais vous faire sur eux une petite confidence. Je ne pense pas, malgré tout ce qu'on a pu raconter de Lénine, que la haine ni l'amour, que l'hainamoration en ait vraiment étouffé aucun. " Il poursuit son propos en parlant du " méprix ", cette indifférence du prix à payer qui nous renvoie au Saint de *Télévision* dont le point de départ est de se foutre de la justice distributive, qui nous renvoie aussi à la méprise du sujet-supposé-savoir. D'ailleurs, à ce propos, dans *Encore*, la phrase qui suit est celle-ci : " ...l'embêtant est que l'Autre n'en sache rien ". On le voit, la lettre et le méprix, c'est-à-dire une éthique sans égard pour le prix à payer, qui ne respecte pas le bon sens de la moyenne commune, renvoie non à l'amour mais à la jouissance, seule source et cause de création possible, c'est-à-dire de sortie de la répétition.

Par contre, l'amour, pour sa part, conduit tout droit à la répétition, ainsi qu'il le développe aussi dans *Encore*. La contingence de l'amour, réponse au signe du désir d'un autre, ne peut pas ne pas se vouloir nécessité. D'où la haine, comme horizon logique de l'amour. Cela n'empêche pas Lacan de rappeler que l'amour est un sentiment comique, le même comique dont il fait ressortir la psychose, et qui tient au dérisoire attaché à la certitude de tenir le vrai pour réel. Cela ne l'empêche pas non plus d'identifier l'aimant à une perruche picassienne, amoureuse de l'habit, se vouant donc à un narcissisme exacerbé. Enfin, dans sa " Lettre aux Italiens ", il ramène l'amour à un indigne foisonnement de bavardages qui ne mérite guère mieux que le sort que vouait Saint Thomas à sa Somme, le fumier.

Malgré tout cela, Lacan sauve l'amour et la relation entre les sexes, de manière très circonscrite. Il lui accorde une certaine place, contingente, comme écho au signe du désir d'un autre. Mais, là encore, c'est un amour qu'il rapporte, puisqu'il s'agit de signe, à la lettre et à la jouissance. C'est pourquoi il n'interdit pas à un homme de s'occuper d'une femme, mais ce n'est pas pour en rajouter sur le discours amoureux. Ainsi, dans *L'Etourdit*, page 23 : " Car à

quoi l'homme s'avouerait-il servir de mieux pour la femme dont il veut jouir, qu'à lui rendre cette jouissance sienne qui ne la fait pas toute à lui [...]".

Concluons sur cette question de l'amour chez Lacan en rappelant qu'il l'identifie à l'homosexualité – avec deux m – c'est-à-dire qu'il le situe hors sexe. Cet amour a les faveurs, le respect même, de Lacan. Il est " déperverti ", d'être celui de la lettre, du signe, de la trace, de la trace de l'exil du sujet du rapport sexuel et de la façon dont il y fait face.

Mais hélas, nous l'avons dit, pour Lacan, cette illumination qui se produit dans le moment de la rencontre tend à vouloir s'éterniser en un mirage. Ceci n'est peut-être pas pour rien dans ce qu'il a appelé l'échec de la psychanalyse, au-delà même de l'échec de la passe comme procédure. Voir à ce propos sa conférence sur la psychanalyse, *Raison d'un échec*, dans *Scilicet* n°1.

Partant de ces considérations, que pouvons-nous dire des visées et du but de la psychanalyse ?

L'analyse vise à dénouer, à désassembler le nouage " pervers " entre la jouissance sexuelle, toujours en impasse, et la jouissance de la lettre, le nouage entre le faux être de l'identification et la lettre. Par quel moyen ? En dissociant la fonction du père du type contingent de la figure paternelle qui est venue à l'incarner pour un sujet. Il s'agit de passer du type au modèle, à la fonction dont le type n'est alors plus qu'une effectuation possible. Lacan développe ce point en détail dans *Le savoir du psychanalyste*, dans la leçon du 4 mai 1972. Cela nous donne une indication sur ce qu'est le respect auquel peut avoir droit un père, en tant que ce respect s'oppose à l'amour pour lui. Ce n'est pas loin de la position freudienne pour qui le père respecté est un père tué et enterré. Mais pour Lacan, il n'a pas besoin d'être tué, ni enterré donc ; il est respecté comme un artisan qui a bien fait son boulot et dont on n'a plus besoin ensuite. Ce n'est pas parce que vous avez du respect pour l'artisan qui a installé votre salle de bains que vous allez l'inviter à votre crémaillère, et encore moins lui demander la permission de prendre un bain. Il y a dans l'image de l'artisan un côté besogneux qui n'est pas mal venu s'agissant du père, ce côté besogneux qui a tant manqué au père de Hans, auquel, vous l'avez compris, je rends hommage par mon exemple du plombier.

Quelles sont les conséquences de cette perspective qui dissocie le type et la fonction ? Même avec des sujets qui ne sont pas père-versement orientés, elle nous donne des indications pour nous orienter et pour agir auprès d'eux. Ainsi, comme Lacan nous l'a montré avec Joyce, elle nous permet de lire ce qui fait chez eux " points de suspension " et d'orienter notre pratique dans l'optique de les aider à les trouver à l'occasion.

Chez ceux qui sont père-versement orientés, les névrosés, cette perspective leur permet de se détacher du sens du symptôme, sens qui est toujours de transgression et de culpabilité. S'ils se détachent du sens, à quoi s'attachent-ils ? Au symptôme toujours, comme point de

suspension, à entendre cette fois comme trou dans la chaîne du sens, mise en suspens de l'Œdipe et de la signification phallique, le phallus étant l'organe fantasmé de la père-version. Cela nous donne un mode de transmission nouveau par rapport à la transmission du phallus, qui se fait nécessairement du père au fils et qui mène à la horde, une transmission nouvelle d'un désir inédit, le désir du psychanalyste, dont l'expression est construite exactement en opposition à celle de désir sexuel.

Un dernier mot sur une formule controversée de Lacan : " ceux qui m'aiment encore ". Même si la paternité de cette phrase est contestable, nous pouvons l'entendre au sens restreint dont nous avons dit que Lacan le préservait, celui de réponse à ce qui fait signe d'un désir. Et en effet Lacan n'a-t-il pas voué sa vie à renouveler de semaine en semaine, avec une implication et une détermination quasi inhumaines, prométhéennes à leur manière, l'offrande à son auditoire du signe de son désir, prenant à chaque fois tous les risques, c'est-à-dire le risque que ce signe ne soit pas reçu. En quoi, quand il expliquait à ses auditeurs la raison de la fidélité de leur présence par l'envie de voir à chaque fois s'il allait se casser la gueule ou pas, ce n'était pas coquetterie ou sarcasme, mais interprétation de leur attente que se renouvelle l'illumination de la rencontre, illumination qui fait le fonds, et les dangers, de l'amour. On ne va pas au cirque pour une autre raison... Et chez le psychanalyste ?